

## Théâtre

# «Everywoman», futur antérieur

Article réservé aux abonnés

Milo Rau fait dialoguer la comédienne Ursina Lardi avec l'image d'une femme qui se sait condamnée par la maladie. Et fait vibrer la scène d'un souffle plein de force.



Ursina Lardi à Salzbourg, en août 2020. (Armin Smailovic)

par [Anne Diatkine](#)

publié le 24 octobre 2022 à 13h56

Surtout ne pas lire les propos liminaires, et si on a le malheur de les lire, pourfendre l'argumentaire du programme qui présente *Everywoman*, cette merveille mise en scène par Milo Rau, coécrite avec la comédienne Ursina Lardi, fabuleuse de présence scénique, comme «une pièce avec une femme en fin de vie, visible à l'écran, qui met l'accent sur l'accompagnement», ce dernier mot laissant augurer du pire. Mais tenter de montrer comment *Everywoman* est la pièce la plus immédiate et essentielle vue depuis longtemps, joyeusement incarnée aussi, et qui rappelle avec acuité à quoi renvoie le mot «vivants», dans l'expression «arts vivants». Oui, il y aura bien vers la fin de la représentation, sur le grand écran placé tout au fond de la scène, l'image animée d'une femme qui s'efface en douceur pour laisser place à des ombres anthracites flottant sur ce qu'on devine être un fleuve. Et oui, cette femme a réellement existé et elle s'est éteinte il y a peu, alors que sur le plateau, elle converse avec une simplicité et une grâce détonantes, comme pour de vrai, avec Ursina Lardi, et les deux femmes ressaisissent ensemble fugacement les fils intimes et primordiaux de leurs vies, elles s'efforcent d'en apercevoir ce qu'en fut la tonalité ou la teinte, au moment où l'une d'elles va disparaître.

## Cœur battant

L'une est donc à l'écran, au centre de ce qui pourrait être une revisitation de la Cène, l'autre est de chair et d'os, corps souple, en tenue de sport et baskets comme l'exigent les grandes traversées que sont les conversations avec un défunt. Parfois, sous nos yeux étonnés, Helga Bedau demande à l'actrice un verre d'eau, qui s'éclipse alors de la scène pour le lui apporter. Comment dire combien cette dernière création de Milo Rau, réflexion entamée une poignée de semaines avant l'épidémie de Covid, n'est en rien lugubre et échappe totalement à ce qu'on pouvait craindre : le voyeurisme. Comment dire combien ce qui prime dans cet échange entre la lumineuse Ursina Lardi, et la femme à l'écran magnifique, c'est évidemment le cœur battant et inexpugnable de la vie, et le désir qui émane y compris dans les derniers instants ? Cette femme, c'est Helga Bedau, une ancienne institutrice, et Ursina Lardi expose au public, en modifiant légèrement la chronologie des faits, comment cette dernière lui a écrit au début de l'épidémie du Covid, pour lui dire qu'elle regrettait de ne plus pouvoir aller au théâtre en raison des salles fermées, et craignait de ne plus jamais avoir l'occasion de s'y rendre, à cause d'un cancer foudroyant.

Dans sa jeunesse, explique-t-elle dans sa lettre, Helga Bedau a joué Rosaline, un petit rôle dans *Roméo et Juliette* de Shakespeare. Elle aimerait de nouveau être sur scène. Ursina Lardi remarque : «*Les seules lettres en papier qu'on reçoit encore proviennent d'inconnus ou de l'administration.*» La lettre la frappe, et Milo Rau et Ursina Lardi partent donc à sa rencontre à Berlin. Ils la filment et entament la conception de la pièce, prennent le temps de la construire ensemble. Ce que la pièce ne peut pas dire, car les protagonistes couraient contre le temps pour que ce soit possible, c'est que Helga Bedau a pu assister à la création d'*Everywoman* d'abord au festival de Salzbourg, puis à la première représentation à la Schaubühne. Son vœu de revenir dans un théâtre, sur un plateau ou dans le public, «*être assise parmi cette communauté-là*» sur un bord où l'autre, fut donc entièrement exhaussé et continue de l'être.

## Réflexions intimes

Sur le plateau, il y a d'abord deux rochers d'un blanc poudré en arrière-fond, léger comme un décor de théâtre, un piano à queue sur le côté, un sol noir brillant qui sera peu à peu inondé par un goutte-à-goutte discret, une fuite de la vie non appuyée finissant par offrir un reflet moiré. Et bord scène, un gros magnétocassette à enceintes intégrées, modernité des années 80, dans lequel on entendra quelques morceaux préférés de Helga Bedeau, quand elle quitta sa ville natale dans la Ruhr, pour vivre à Berlin en 68 – «*je ne suis pas folle. Quand on est à Berlin en 68, on ne retourne pas à Lünen*». Au commencement, Ursina Lardi est seule sur scène, et c'est elle qui raconte avec un accent suisse-allemand qui invite à l'écouter encore mieux, un souvenir de cheval épuisé dans un hippodrome, qu'elle nous adresse face public, car son grand-père, ouvrier immigré italien, aimait les chevaux. L'actrice retrace à grands traits sa véridique histoire, qui la mène telle que font les paroles quand on ne cherche pas à les maîtriser, de la mort du cheval à son travail d'actrice, et à des réflexions intimes comme on en entend rarement sur la pratique de son art, les moments qu'elle préfère sur scène, jusqu'à la réception de la lettre.

On en est là, et ce serait déjà formidable et étrange d'être emplis ainsi de cette vie, lorsque entre sur l'écran, car elle aussi fait une entrée scénique, Helga Bedau au centre d'une table richement garnie. Comme souvent chez Milo Rau, il y a une pièce ancienne sous la création contemporaine, et la table apprêtée évoque *Jedermann*, qu'aurait dû initialement monter le metteur en scène à Salzbourg, selon une tradition du festival qui commande chaque année à un artiste différent une reprise du classique de Hofmannsthal. Ursina Lardi nous invite alors simplement, doucement, comme si cela allait de soi, à faire connaissance avec Helga Bedau, née le 4 mars 1949, à Lünen dans la Ruhr, au bord de la Lippe, «*une rivière dans laquelle on jetait les Juifs dans le passé*», d'un père qui fut radié du Parti national-socialiste des travailleurs allemands en 1944 pour avoir cru à la victoire du «bolchevisme». Les deux, l'absente et la présente, vont, alors durant une heure et demie, se dire l'intime de l'intime, l'épure d'une vie, la croyance qui accompagne le basculement, à l'heure où la mort s'annonce. Parallèlement à *Everywoman*, entré au répertoire de la Schaubühne, Milo Rau a tourné *le Nouvel Evangile*, sur la vie de Jésus, distribué dans la plupart des pays d'Europe sauf en France, qui selon lui fait écho à sa dernière pièce, par un prisme collectif et politique.

***Everywoman*, mise en scène de Milo Rau, au théâtre de la Ville-les Abbesses, jusqu'au 28 octobre.**